

Orhan Pamuk : « Le Bosphore est le vrai centre d'énergie d'Istamboul »

samedi 19 mai 2007, par [Sabine Audrerie](#)

Source : La Croix, le 14-05-2007

Romancier reconnu dans le monde entier et intellectuel contesté dans son pays pour ses déclarations sur le génocide arménien, qui lui valurent un procès, l'écrivain turc Orhan Pamuk publie le récit de son enfance à Istamboul. Une déclaration d'amour à la ville à laquelle son destin est intimement lié

A l'occasion de la parution de son récit autobiographique Istanbul, Orhan Pamuk a répondu aux questions de La Croix en demandant expressément de faire silence sur les sujets politiques qui lui valurent récemment des menaces de mort dans son pays.

La Croix : Alors que nombre d'écrivains nourrissent leur univers de lieux multiples, vous êtes toujours resté à Istamboul, et vous vivez encore aujourd'hui dans « l'immeuble Pamuk » de votre enfance.

Orhan Pamuk : Oui, mais je suis attristé par l'évolution du voisinage, de plus en plus international. Il y a moins de dix ans, je pouvais apercevoir mon ancien collègue depuis ma fenêtre, mais, désormais, des centres commerciaux le dissimulent. Lorsque j'étais enfant, le passage d'une voiture était un événement, mon frère et moi nous précipitions dans la rue. Maintenant, le trafic est intense et banal, la ville envahie par cette culture occidentale de la consommation.

Le Bosphore est dans votre livre un symbole de vie, qui conjure la mélancolie ambiante.

Le Bosphore constitue une énergie qui lave, ouvre, optimise tout. Il dégage une grande vitalité. Dès que nous étions malades, mon frère et moi, on nous emmenait faire des promenades en barque sur le fleuve réputé pour les soi-disant vertus curatives. J'ai dû en déduire qu'il était bienfaisant et bénéfique pour la vie !

Une vitalité qui contrebalance le hüzn, cette mélancolie que vous décrivez comme constitutive de l'identité d'Istamboul ?

Oui, je pense qu'Istamboul est, sociologiquement et écologiquement, un lieu vitalisé par le Bosphore. Il est plus qu'un fleuve, c'est un bras de mer dans lequel les poissons remontent, qui lave la ville. Pour moi, il est le vrai centre d'énergie, la beauté d'Istamboul !

On dit communément que le Bosphore sépare l'Europe de l'Asie. Istamboul est-elle tiraillée entre deux mondes ?

Je dirais plutôt que ce sont deux mondes qui tentent de la tirailler. Un Stambouliote se désintéresse de cette question du choc des cultures. Pour lui, Istamboul est Istamboul, elle n'a rien à voir avec l'Est ou l'Ouest.

Pourquoi est-ce à Istamboul qu'Orient et Occident sont si intensément mêlés ?

Parce que le centre de l'Empire ottoman était mi-européen, mi-moyen-oriental, et même aussi pour une part caucasien, voire africain. Toutes les richesses culturelles de ces territoires convergeaient là, y affluaient et s'y mélangeaient, produisant ce qu'est devenu au fil des siècles Istamboul. Tout cela s'étant

effondré avec la chute de l'Empire, qui n'a laissé que des ruines. L'origine est donc tout simplement géographique.

Dans votre livre, il apparaît que les artistes stambouliotes ont porté un sentiment mêlé de fierté et de honte, d'amour et de haine, à la fois envers l'Occident et envers la tradition. Est-ce directement lié, dans le cas d'Istamboul, au *hüzün*, cette mélancolie turque ?

J'explique le *hüzün* comme un sentiment dominant dû au paysage et à l'histoire d'Istamboul, parce que je crois, comme Baudelaire peut-être, et comme Ahmet Rasim, que la beauté d'un paysage réside dans sa tristesse. La mélancolie turque, inhérente à l'identité même du pays, s'explique par son histoire.

Vous ressentez Istamboul comme « une ville en noir et blanc ».

C'est un sentiment, lié au *hüzün*, que je partage avec tous les enfants qui ont grandi dans l'Istamboul des années 1950 et 1960. Un sentiment de pauvreté, une sorte de résignation islamo-orientale, une mélancolie qui nimbe les vêtements des pauvres, peu colorés, l'architecture des bâtiments, faits de bois et de béton, les *yalis* du Bosphore (NDLR : petits immeubles construits à fleur d'eau).

Mais mon observation d'Istamboul n'est pas éternelle, je me contente de chroniquer « ma » ville. Il y a trois cents ans, c'était un endroit beaucoup plus coloré et, ce livre se terminant en 1974, on peut constater qu'elle a encore énormément changé depuis, redevenant plus colorée. Cette impression de noir et blanc est liée à la spécificité qu'a développée la ville après la chute de l'Empire ottoman et l'avènement du kéralisme.

Le début du siècle a été un tournant ?

Le tournant remonte en réalité au milieu du XIX^e siècle. Les Ottomans prirent conscience de la force militaire et culturelle européenne et commencèrent d'imiter les Européens. Mais ils eurent du mal à rivaliser, et cela prit du temps. Les Français vinrent en Turquie à cause de la guerre de Crimée, où les Turcs et les Français se battaient contre les Russes. L'invention d'Istamboul comme attraction touristique est aussi liée à celle des vapeurs, qui réduisirent la durée du voyage depuis la France. Nombre d'écrivains vinrent la visiter. C'était déjà une sorte de globalisation !

Ces auteurs français et leurs écrits ont-ils eu une influence sur la vision que les Turcs avaient de leur pays ?

Oui, particulièrement Gautier et Nerval. Plus que Flaubert, ces écrivains mélancoliques purent ressentir et décrire l'atmosphère particulière de la ville d'Istamboul. Et cinquante ans plus tard, ils furent lus par les nationalistes, qui recherchaient des signes et des symboles artistiques susceptibles de représenter au mieux la « turquicité » pour défendre les principes du nationalisme.

Concernant le tournant du début du siècle, vous notez que la religion n'était pas très présente dans votre famille, avant même l'avènement de Mustafa Kemal.

Ce ne fut pas la particularité de ma famille, mais toute l'histoire de la Turquie, qui a connu au XIX^e siècle un fort courant positiviste. Les intellectuels ottomans avaient entrevu que la faiblesse de notre pays venait peut-être de la manière dont nous envisagions l'islam, et que les affrontements militaires et culturels pouvaient pour une part en découler. Une longue tradition persiste au sein des élites dirigeantes turques de blâmer l'islam pour nos échecs. Kemal Atatürk n'a fait qu'entériner une situation et des convictions qui étaient très présentes dans l'esprit des élites depuis longtemps.

La culture fut-elle un domaine réservé des élites les plus riches ou bien s'est-elle démocratisée à la faveur du kéralisme ?

En tant qu'enfant, j'ai observé que seuls les plus pauvres, nos domestiques par exemple, ressentaient cette nécessité de la religion. Il semble qu'un certain nombre des problèmes de la Turquie aujourd'hui

soient une conséquence de l'incapacité des classes supérieures à faire face à la question morale que représente la culture moderne. Ils ont pensé que traduire Balzac ou Montaigne suffirait. Mais cela n'a fait que créer un vide moral et religieux, au sein du modèle républicain turc. Je crois en la République turque, mais elle a manqué de la notion d'humanisme.

Vous avez vous-même fait l'expérience, en tant que peintre, votre première vocation, du peu de reconnaissance accordé aux artistes dans les années 1970.

Tout simplement parce qu'il n'y avait que peu d'intérêt pour l'art en général, et en particulier pour la peinture. Il était plus grand pour la littérature. Il y a une immense tradition littéraire et poétique en Turquie, mais pas au point de pouvoir en vivre. Dans les années 1960, 50 % de la population était analphabète, alors, écrire des romans expérimentaux et en vivre, vous imaginez...

Vous racontez qu'enfant vous jouiez avec le miroir en triptyque de la coiffeuse de votre mère en refermant ses panneaux pour voir votre visage s'y refléter à l'infini, et que vous alliez plus tard répéter ce geste dans vos romans.

Je veux particulièrement parler du Château blanc et du Livre noir, qui sont assez bourgeois. J'ai aussi été influencé par Calvino. Quand je jouais, enfant, avec ces miroirs, je ne savais pas que plus tard j'écrirais sur la fragilité de l'identité, que je m'intéresserais autant aux doubles et à la place de l'individu dans la société. Et cela coïncide aussi avec ma relation d'amour-haine avec l'identité, la culture et la politique occidentales, d'un point de vue personnel mais aussi sociologique.

Cela a-t-il à voir avec cet « autre Orhan » que vous dites avoir longtemps cherché, persuadé que ce double existait quelque part ?

C'était une fantaisie d'enfant pour m'échapper des difficultés du quotidien, des tensions entre mes parents, de la solitude que j'ai ressentie lorsque j'ai dû aller vivre loin de mon frère, chez ma tante. Mais cela a perduré peut-être du fait que j'ai longtemps pensé que j'aurais pu vivre une vie meilleure dans une autre ville, dans d'autres lieux, avec cette idée qu'il existe des vies alternatives à celle que nous connaissons. J'aime penser à cette potentialité. Je vis la version séculaire d'une vie religieuse.